

Commentaires de lecture du 11 décembre 2018

ATTANASIO Maria, *La ragazza di Marsiglia* (Sellerio, 2018, 370 p.)

La jeune fille de Marseille qui donne son titre au roman que Maria Attanasio lui consacre est née Rose Montmasson à Saint Jorioz en Haute Savoie (Royaume de Sardaigne) en 1823. Elle sera Rosalie pour son mari Francesco Crispi (qu'elle appellera Fransuà), avocat et homme d'Etat de la *Giovine Italia*, et Rosalia pour tous ceux qui partageront sa vie et ses idéaux de « garibaldina ». Le nom de celle qui, de 1854 à 1878, sera l'épouse de Crispi est effacé des biographies officielles du grand homme. L'ouvrage de Maria Attanasio nous éclaire sur ce mystère.



Rosalie Montmasson est bien la protagoniste de ce roman historique dont chaque chapitre souligne scrupuleusement les dates et aussi les lieux où se déroulèrent les épisodes – glorieux et moins glorieux – de la vie du couple, étroitement liée à l'Histoire de l'Italie de 1849 au 10 novembre 1904, date de la mort de Rosalie. Leur histoire est celle d'une rencontre, d'une passion commune pour les idéaux mazziniens, pour le Risorgimento. C'est aussi l'histoire d'une vie partagée, y compris dans les nombreux exils auxquels sera exposé le conspirateur Crispi.

Rosalie Montmasson entre dans le roman sous les traits d'une jeune fugueuse éprise de liberté qui s'est échappée de la maison paternelle. Amoureuse passionnée, conspiratrice, elle suivra Crispi en Angleterre où elle sera reçue par Mazzini, exilé à Londres. Elle sera ensuite la « garibaldina », seule femme à avoir participé à l'expédition des Mille contre le Royaume des Deux Siciles. Le 5 mai 1860 elle s'embarque, en effet, à Quarto aux côtés de Garibaldi et des Chemises rouges sur le *Piemonte* qui débarquera à Marsala. Son courage lui vaudra une médaille, une pension et une petite croix en diamants offerte par les « reduci » et épinglée par Garibaldi ! Sa présence est attestée par une photo dans l'Album des Mille.

Enfin, Rosalie Montmasson – on l'aura compris - est aussi l'épouse de Crispi, du jeune républicain mazzinien qu'elle épouse à Malte, très vite avant qu'ils ne soient expulsés vers la France. Elle sera Madama Crispi, l'épouse fidèle d'un mari infidèle, l'épouse du Député, jusqu'au jour où le scandale éclate. *L'onorevole* Crispi est accusé de bigamie : en 1878, il a épousé dans le plus grand secret Lina Barbagallo, de 30 ans sa cadette dont il a un enfant de 5 ans. Il sera contraint de démissionner en mars 1878, le temps que le procès se fasse et déclare nul et non avenu le mariage de Malte pour vices de forme : ce n'était qu'un simulacre, dira Crispi. Fransuà, le jeune républicain mazzinien qui a rallié la monarchie en 1864 et trahi ses idéaux (« *la monarchia ci unisce, la repubblica ci divide* ») est devenu un imposteur. Rosalie est répudiée.

La vérité, le lecteur l'apprendra au dernier chapitre et dans les précieux appendices qui citent minutieusement toutes les sources et apportent les preuves : les documents supposés manquants existaient bel et bien, les complicités politiques ne font pas de doute. L'image de Crispi n'en sort pas grandie.

C'est un roman foisonnant, remarquablement documenté, que nous offre Maria Attanasio, un roman d'où émerge, aux côtés des grands hommes qui ont fait l'Histoire de l'Italie, un personnage d'exception, Rosalia Montmasson, icône féminine du Risorgimento, épouse de Francesco Crispi.

Louissette Clerc
Décembre 2018

BONINI Carlo / DE CATALDO Giancarlo, *La notte di Roma* (Einaudi, 2015, 300 p.)



Le Pape François vient de décréter un jubilé extraordinaire centré sur la Miséricorde. L'année à venir sera l'année sainte de la Miséricorde. Un ensemble de célébrations pouvant attirer des dizaines de millions de visiteurs nécessite la mise en chantier immédiate d'importants travaux de restauration de certains quartiers de Rome.

Cette décision met en effervescence tous les milieux qui comptent dans la capitale : la mairie, les grands entrepreneurs du bâtiment, les politiciens, les intermédiaires rodés à corrompre les uns et les autres, mais aussi des dignitaires ecclésiastiques, la mafia locale et même de petits voyous.

Bien ficelé au début, ce polar se banalise progressivement et perd de son intérêt. J'ai arrêté la lecture avant la fin du livre, à mon grand regret. Car malgré des difficultés de langue - dialecte local, vocabulaire des voyous, fin des mots non prononcée - j'appréciais la vivacité des dialogues, les déplacements dans Rome et surtout la connaissance qu'ont les deux auteurs des marchés publics, comment ils se partagent et comment ils sont mis en œuvre.

François GENT
Décembre 2018

DE LUCA Erri, *Il peso della farfalla* (Feltrinelli, 2009, 70 p.)



L'auteur est né à Naples en 1950. Il a reçu de nombreux prix ; il est écrivain, poète et traducteur contemporain.

Dans les Alpes italiennes, vivent un chasseur et un chamois « le roi des chamois ». Sur la corne gauche de ce chamois se pose un papillon blanc.

Le chamois a perdu sa mère et sa sœur tuées par ce même chasseur ; l'animal doit gérer son troupeau, éviter les bagarres et protéger les femelles et leurs petits. Il arrive à la fin de sa vie et il sait que ce sera son dernier hiver, que le chasseur le retrouvera et le tuera.

Le chasseur vit seul dans une cabane, il surveille tous ces animaux ; il a tué beaucoup de chamois ; un jour, il a également tué une femelle bouquetin et son petit et le regrette « Il ne tuera plus jamais de femelles ». Le chasseur aussi est vieux et fatigué. Il sait aussi que sa fin est proche.

Le papillon qui donne le titre au livre et qui est le troisième « personnage » est léger, insignifiant mais il joue un rôle qu'on découvre à la fin du livre.

L'auteur trouve une ressemblance entre les deux "personnages" principaux, le chamois étant considéré comme un personnage ; chacun des deux a une histoire à raconter, chacun doit assumer sa solitude, il y a entre les deux une sorte de jeu de cache-cache et ce sont les états d'âme de chacun qui sont racontés. De très belles descriptions, un vocabulaire très riche et beaucoup de difficultés pour moi à tout comprendre car ma connaissance de l'italien est un peu insuffisante pour apprécier la poésie que l'auteur a su mettre dans ce livre. Si vous maîtrisez parfaitement l'italien, plongez-vous dans cette histoire. Si vous avez comme moi des difficultés, après avoir décodé l'histoire en italien, prenez le livre en français, c'est une merveille !

Colette DOMERGUE
Décembre 2018

MAZZANTINI Margaret, *Splendeur* (Robert Laffont, 2017, 400 p., trad. Delphine Gachet, titre it. : *Splendore*, Mondadori, 2014)



Guido est le fils unique d'une famille aisée. Il vit à Rome entre une mère fantasque mais qui le délaisse, un père falot et, deux étages plus haut un oncle, artiste misanthrope. En bas de l'immeuble, la famille du concierge, avec Costantino le fils, du même âge que Guido, mais que tout oppose, la corpulence, les études, les manières... Les deux enfants se croisent, s'ignorent jusqu'à ce voyage en Grèce, alors

adolescents, où ils vont se rapprocher et vivre ensemble une expérience homosexuelle. Leurs chemins de vie vont ensuite sans cesse se séparer et se rejoindre à nouveau, bien que mariés chacun de leur côté, l'un étant resté à Rome, l'autre vivant en Italie. Chaque fois qu'ils se retrouveront, ils caresseront l'espoir de vivre leur amour en pleine lumière. Y parviendront-ils ?

Ce roman est bien écrit, avec cependant des longueurs dans son déroulé et des descriptions de l'état psychique du narrateur très alambiquées. La fin est décevante, moralisatrice. L'auteure tente de donner une explication à l'homosexualité, ce qui est déjà en soi, une prérogative bien hasardeuse, mais les raisons qu'elle avance sont très discutables.

Marie SALADIN
Décembre 2018

MOLESINI Andrea, *Non tutti i bastardi sono di Vienna* (Sellerio, 2010, 376 p.)

Andrea Molesini, né en 1954 à Venise, est un universitaire et un écrivain. Son livre "*Tous les salauds ne sont pas de Vienne*" a obtenu de nombreux prix littéraires en Italie.

L'action du livre se déroule en Vénétie, entre novembre 1917 et octobre 1918, période de combats acharnés entre l'armée italienne et les armées d'occupation allemande puis autrichienne, aux abords du centre de résistance que constitue le fleuve *Piave*. L'autre centre de résistance à l'occupant, c'est la famille Spada, des propriétaires terriens dont la maison a été réquisitionnée. Paolo a 17 ans. Orphelin, il est élevé par ses grands-parents Spada.



De très beaux portraits de femmes fortes, résistantes chacune à leur manière. Les femmes de la famille, intellectuelles et émancipées, aident la résistance au quotidien. La cuisinière, femme simple et de bon sens, participe aussi, à sa façon, à cette résistance.

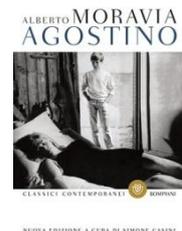
Au long des trois parties du livre, on assiste à l'entrée de Paolo dans le monde des adultes : l'éveil à l'amour et à la jalousie, les horreurs de la guerre à travers plusieurs viols, les classes sociales qui s'affrontent en silence, la résistance et ses moments d'exaltation.

Sans dévoiler la fin, on s'arrêtera sur la phrase du grand-père : « Tout passe et laisse un signe ; cependant tout reste et nous nous couvrons de rides »

Micheline DROUET
Décembre 2018

MORAVIA Alberto (1907-1990), *Agostino* (Bompiani, 1945/2000, 120 p.)

Agostino en villégiature au bord de la mer trouve la vie agréable. Le jeune garçon de treize ans est fier de sa mère, une belle femme sereine et altière avec qui il entretient des rapports de sereine complicité notamment lors de leurs sorties en barque et de leurs baignades.



Mais voici qu'apparaît un jeune maître-nageur : il invite la jeune femme pour une promenade en barque. Elle accepte avec joie et Agostino qui les accompagne ne reconnaît plus sa mère dans celle qui minaudait et qui, rayonnante, semble apprécier au plus haut point son chevalier servant. Il comprend que pour elle sa compagnie n'était qu'un pis-aller. Il découvre une femme qui aspire à être désirée sans qu'il ait une idée trop précise de ses rapports avec le maître-nageur.

Dépit, pendant que sa mère renouvelle les sorties en mer avec le jeune-homme, il se joint à un groupe de garçons sur une page éloignée et mal entretenue. Sous la houlette d'un certain Saro, adulte à l'aspect négligé et répugnant, ils s'adonnent au vagabondage et à la rapine. Ils vont se charger de l'éducation sexuelle du jeune garçon jusqu'alors protégé par son milieu aisé et une mère attentive. Ils vont d'abord lui présenter comme une évidence que sa mère est devenue la maîtresse du maître-nageur et lui

expliquer en quoi cela consiste. Désormais, Agostino ne peut plus considérer sa mère de la même façon. Il l'épie et la repousse, ce n'est plus une mère mais "une femme". Agostino revient vers les mauvais garçons, fasciné malgré lui et désireux de faire partie de leur bande. Sur l'invitation de Saro, il embarque seul avec lui pour rejoindre les autres sur une plage voisine. Saro l'agrippe mais Agostino parvient à le maintenir physiquement à distance en lui récitant de la poésie ! Il n'a pas encore identifié le danger mais les autres vont se charger de lui dévoiler la pédophilie de leur mentor et l'accuser de s'y être prêté. La baignade de toute la troupe dans le plus simple appareil, à laquelle il participe, les attitudes et les plaisanteries obscènes le plongent dans une tristesse et un malaise profonds. Sous le soleil d'été le ciel et la mer resplendissent mais le paysage intérieur d'Agostino s'est assombri. Il comprend en outre que les garçons le méprisent en raison de sa différence et de sa supériorité sociale, morale et intellectuelle. Il va donc tenter par divers moyens de leur ressembler pour se faire accepter. L'un d'eux lui indique une maison close et lui explique de quoi il s'agit. Ultime étape de son éducation sexuelle, poussé par la curiosité, il décide de réunir l'argent nécessaire pour pénétrer dans ce lieu où des femmes vénales dispensent leurs caresses. Mais le garçon en culottes courtes qui casse sa tirelire pour y parvenir sera-t-il pris au sérieux ?

Ce court roman met en avance l'évolution du personnage tiraillé entre deux extrêmes : l'innocence qu'il regrette et le mal qui l'attire et le répugne. Entre l'enfance qui s'éloigne et l'âge adulte qu'il n'a pas encore rejoint.

Alberto Moravia adopte le point de vue d'Agostino et évoque les sentiments et les tourments du jeune garçon dans toutes leurs complexités. Il décrit en contrepoint la beauté rayonnante de la nature sous le soleil estival.

Danielle FUSTÉ
Décembre 2018

Nouvelles italiennes contemporaines (traduites et commentées par Eliane Deschamps-Pria , éd. bilingue Pocket, 2005)

Dix nouvelles, dix écrivains à travers une petite centaine d'années (entre 1889 et 1993), c'est le choix qu'a fait avec un grand zèle pédagogique une agrégée d'italien passionnée, décidée à pousser le lecteur, son élève italianisant, à lire le plus possible dans le texte d'origine , en s'aidant des nombreuses notes de bas de page.

Elle a ajouté en fin de volume *Dix poésies pour dix nouvelles* dans un souci d'écho avec des poèmes qui vont du XIV^{ème} au XIX^{ème} siècle, pour enrichir la culture littéraire du lecteur-élève. Entreprise un peu hasardeuse. Même si Pétrarque, Leopardi et l'Arioste figurent dans ce second choix



Quant aux nouvelles, elles sont diversement prenantes, entre le réalisme des colleurs d'affiche d'*Italia novanta*, la première, de Marco Lodoli (1991) et le vérisme sicilien de la dixième, *l'Onore* de Federico De Roberto (1889), via le fantastique de *Due Veglie* de Tommaso Landolfi (1962) et le dit "réalisme magique" de *Il giro del mondo* de Massimo Bontempelli (1938).

Leur point commun pourrait être un désenchantement, une mélancolie qui s'allie souvent à une forme de tendresse pour les personnages, non dépourvue d'humour .

Depuis ma modeste place de débutante, je propose à mon tour trois d'entre elles pour leur charme et la personnalité de leurs auteurs :

Nomine e lacrime d'Ettore Vittorini (1908-1966) ,

D'abord ouvrier de chantier, traducteur de Faulkner, Steinbeck, D.H. Lawrence..., il eut une destinée proche de celle de Cesare Pavese. Il met ici en scène un gardien de square que rien n'étonne .

I due vecchi (1947) de Silvio d'Arzo (1920-1952) illustre la solidarité d'un vieux couple .

Né à Reggio Emilia d'un père inconnu et d'une tireuse de cartes-professeur de lettres, déserteur en

1943, Silvio d'Arzo revint vivre chez sa mère et y mourir à 32 ans d'une leucémie. « Rien n'est plus beau qu'écrire. Même mal, même si les gens se moquent. C'est peut-être la seule chose que je sais » a-t-il écrit.

Il est resté dans l'ombre en dépit des efforts conjugués des critiques et écrivains Attilio Bertolucci, Roberto Longhi et Giorgio Bassani, enthousiasmés en particulier par *Casa d'altri*, son chef d'œuvre selon eux.

Enfin, *Giacomo* (1920) d'Italo Svevo (1861-1928), écrivain triestin qui ne fut célèbre que sur le tard (*La coscienza di Zeno*, 1923). Récit irrésistible d'un syndicaliste inné, efficace malgré lui. D'un humour superbe.

Quant à vous, innocents lecteurs, suivez votre caprice pour faire votre choix, si lire dix nouvelles, même très appareillées, vous semble trop.

Nicole ZUCCA
Décembre 2018